

Autour de...

Octave Mirbeau

imprécateur et justicier

*Vous savez, Mirbeau, que je vous aime, parce que vous êtes un des rares
qui ne fassiez pas semblant, et c'est la chose impardonnable pour le public.*
Stéphane Mallarmé à Octave Mirbeau

Mon amitié n'est pas d'occasion, elle est de toujours.
Remy de Gourmont à Octave Mirbeau

*Ils sont rares, les hommes de talent qui consacrent,
comme vous le faites, leur plume au bien.*
Paul Gauguin à Octave Mirbeau



Ce n'est certes pas un hasard si, après avoir été longtemps condamné aux culs-de-basse-fosse de la littérature pour cause d'incorrection politique et culturelle invétérée, le Percheron Octave Mirbeau (1848-1917) revient en force sur le devant de la scène littéraire depuis une quinzaine d'années. Certes, on ne l'a jamais oublié, on n'a cessé de rééditer et de traduire en une multitude de langues ses romans les plus célèbres, *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*, ni de représenter avec un succès constamment renouvelé sa grande comédie de mœurs, d'une éclatante actualité, *Les affaires sont les affaires*. Mais on a longtemps eu une fâcheuse tendance à réduire son immense production à ces trois titres emblématiques, qui ont fait de l'ombre à des œuvres aussi originales que *L'Abbé Jules* (1888), *Sébastien Roch* (1890), *La 628-E8* (1907) ou les *Farces et moralités* (1904) ; on a feint symptomatiquement d'oublier ses grands combats esthétiques, littéraires et politiques ; et, dans les histoires littéraires, on a pris grand soin de lui coller des étiquettes aussi absurdes que diffamatoires, visant à nier son rôle historique et à discréditer par avance un message qui sentait par trop le soufre (et pas seulement dans sa conservatrice Normandie natale) : « naturaliste », « pornographe », « incohérent », « provocateur », « excessif », « frénétique »....

Ce que l'on redécouvre aujourd'hui avec émerveillement, au fur et à mesure que sont republiées quantité d'œuvres négligées et mal lues et que sont recueillis en volume des centaines d'articles tombés dans l'oubli, c'est son « parler vrai », c'est son refus des grimaces et des illusions avec lesquelles on anesthésie les foules pour mieux les manipuler, c'est sa mission d'arracheur de masques et de démystificateur des grandes institutions oppressives, c'est sa lucidité désespérée qui, révolutionnant notre regard, nous oblige à découvrir les êtres et les choses, les valeurs consacrées et l'organisation sociale, tels qu'ils sont, et non tels que nous avons été conditionnés à les voir — ou, plutôt, à ne pas les voir. Corollairement, aux yeux des *bien-pensants* et des Tartuffes de tout poil, son crime, c'est précisément d'avoir amené la société darwinienne de son temps à se mirer dans toute son horreur méduséenne et à « prendre horreur d'elle-même ». Pour s'être scandalisé de tout ce qui choquait ses exigences de Vérité et de Justice, les deux valeurs cardinales des dreyfusards, il est vite devenu scandaleux aux yeux de l'establishment dont il sapait le pouvoir en

révélant ses turpitudes : après sa mort, quand il n'était plus là pour faire trembler les puissants et les pourris, on le lui a fait payer au prix fort.

Adeptes d'une pédagogie de choc, Octave Mirbeau a délibérément froissé les habitudes confortables de lecteurs dûment crétinisés et larvisés par la sainte trinité de la famille, de l'école et de l'Église ; il a transgressé leurs interdits, afin de tenter d'éveiller leur esprit critique, de les contraindre à se poser des questions qu'ils auraient préféré éviter, dans l'espoir que, peut-être, parmi ceux qu'il appelle des « *âmes naïves* », certains finissent par apercevoir ce que les « *larves* » et les « *aveugles volontaires* » refusent de regarder en face. Telle est en effet, selon lui, la mission de l'écrivain. Un livre n'est pas seulement un ensemble de pages amoureusement concoctées dans le silence d'un cabinet de travail, à destination des *happy few* protégés des fracas du monde. Ce doit être surtout un acte par lequel on espère agir un tant soit peu sur les hommes en vue de rendre le monde un peu moins injuste, un peu moins aberrant, un peu moins criminel — sans pour autant se bercer de la moindre illusion sur l'humanité, soumise à l'implacable « *loi du meurtre* » ! De ce point de vue, le *J'accuse* de Zola lui paraît l'écrit révolutionnaire par excellence. Modeste, le dreyfusard Mirbeau ne prétend pas bénéficier d'un retentissement mondial comparable. Mais il n'en a pas moins agi avec persévérance pour débusquer toutes les monstruosité camouflées, dans le cœur des hommes comme dans les cercles infernaux des sociétés modernes : la misère, l'exploitation économique, l'oppression familiale, scolaire ou militaire, l'aliénation religieuse et médiatique, la mystification de la politique, l'abominable « *boucherie* » de la guerre, les inexpiables expéditions coloniales qui transforment des continents entiers en de terrifiants jardins des supplices. Pendant longtemps, on ne lui a pas pardonné de révéler l'envers du décor et les coulisses peu ragoûtantes du « beau » monde. Mais aujourd'hui, au contraire, comment ne pas être touché par cette libre parole qui n'obéit qu'à la conscience douloureuse d'un assoiffé de justice, d'un « *Don Juan de l'Idéal* », comme l'appelait Georges Rodenbach, qui refuse de se payer de mots et qui met l'éthique au poste de commande ?

En tant que critique d'art et critique littéraire « malgré lui » — il compare les critiques attirés à des « *ramasseurs de crottin... de chevaux de bois* » et ne cesse de brocarder leur incompetence et leur inutilité —, Mirbeau conçoit son rôle comme celui d'un porte-voix des artistes méconnus. Doté d'une sensibilité esthétique exceptionnelle, il est bouleversé par les sculptures de Rodin ou les toiles de Van Gogh et de Monet, il découvre avec enthousiasme le génie de Camille Claudel et de Maurice Maeterlinck, il vibre en lisant Dostoïevski ou *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, il sent d'emblée l'originalité de Marcel Schwob, de Remy de Gourmont, de Paul Claudel, de Jules Renard ou d'Alfred Jarry, et, tout aussi incapable de réfréner ses coups de cœur que ses exécérations, il les proclame haut et fort et s'emploie à nous les faire partager. Il est clair, pourtant, que les artistes qu'il vénère et promeut sont loin de partager toutes ses valeurs et, *a fortiori*, son engagement anarchiste : Rodin et Cézanne, par exemple, sont de bons bourgeois conservateurs, Camille Claudel est anti-dreyfusarde, Léon Bloy — qu'il juge « *en état permanent de magnificence* » — est un catholique ultra dont il ne partage aucunement la foi exaltée. Mais, pour lui, toute œuvre d'art digne de ce nom possède une vertu pédagogique et participe d'une mission libératrice, qu'elle est bien mieux à même de mener à bien que l'action politique, dont il s'est toujours méfié. Car, indépendamment de ses opinions et des intentions qu'il affiche, c'est le propre du génie créateur de voir, sentir et comprendre ce que les autres jamais ne verront, ne sentiront ni ne comprendront. C'est lui, par conséquent, qui ouvre sur le monde le plus d'aperçus nouveaux et qui, ce faisant, participe, *volens nolens*, à une véritable révolution des consciences.

C'est cette mission de désaveuglement et de révélation que s'est fixée Mirbeau romancier, dramaturge, pamphlétaire et critique. C'est sa capacité à bouleverser notre perception du monde qui lui confère sa permanente actualité.

Pierre MICHEL.

Pierre Michel, agrégé de Lettres, docteur ès-Lettres, H.D.R., chercheur associé à l'université d'Angers, est président-fondateur de la Société Octave Mirbeau et rédacteur en chef des *Cahiers Octave Mirbeau*. Il est, avec J.-F. Nivet, le biographe d'*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle* (1990). Il a réalisé l'édition critique de toute l'œuvre littéraire de Mirbeau — contes, romans et théâtre — et de la plupart de ses articles, notamment ses *Contes cruels*, ses *Combats esthétiques* et ses *Combats littéraires*. Il a publié les deux premiers volumes de sa *Correspondance générale* et a obtenu le prix Sévigné pour le tome I, en octobre 2003.

Vient de paraître :

Combats littéraires d'Octave Mirbeau, L'Âge d'Homme, 2006, 704 pages. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet.

<http://membres.lycos.fr/octavemirbeau/>



Quelques textes...

☞ L'honneur du livre (extrait)

Je reçois le nouveau volume de M. Jules Barbey d'Aureville: *Ce qui ne meurt pas*, un admirable roman que le *Gil Blas* a publié et qui paraît aujourd'hui chez M. Alphonse Lemerre. Ce livre d'un grand artiste et d'un grand honnête homme nous arrive juste à temps pour nous faire sortir de cette littérature de boudoir et d'arrière-boutique qui menace, chaque jour davantage, de nous envahir et de nous submerger. C'est un repos bienfaisant, au milieu de cette tempête de boue, hurlante et déferlante; et nous saluons, le rayon de soleil éclatant qui vient briller et qui vient nous sourire au-dessus des fanges tumultueuses où nous nous agitions.

Tout sert ici-bas à quelque chose de consolant; tout marche impitoyablement vers un but moral et défini; les hommes ont beau être méchants, et les choses laides, par-delà les cris, les blasphèmes, les passions hideuses, au-dessus des bouches tordues, à travers les poings convulsés, monte radieusement le triomphe de l'éternelle Bonté, de l'éternelle Beauté. L'ordure des mauvais livres nous rend plus précieuse encore la beauté des beaux livres, de même que le spectacle du vice abject fait resplendir plus lumineusement l'image sereine de la vertu.

[...] M. Jules Barbey d'Aureville nous a donné un grand exemple et une grande leçon, en ce temps de compromission épicière où tous — les forts et les faibles, les illustres et les obscurs — sont atteints de cette lèpre incurable et terrible: la réclame. On ne l'a jamais vu, courant par la ville, pour mendier l'éloge, flattant celui-ci, caressant celui-là, descendant à de petites lâchetés permises, qui pourtant sont si bien protégées par l'indulgence du monde. Toujours au milieu des haines des imbéciles et des blagues des impuissants, il a gardé intact l'honneur du livre, ce qui est la plus belle et la plus rare vertu de l'homme de lettres. Il a jeté ses œuvres à la bataille, armées de son seul génie et de sa seule fierté. Et si parfois elles ont reçu des blessures, ce sont blessures glorieuses qui les couvrent d'immortalité. M. Jules Barbey d'Aureville sera grand par ses œuvres, parce qu'elles sont fortes et superbes, il sera plus grand encore parce qu'il les aura respectées et fait respecter.

Ne croyez-vous pas que, s'il eût, comme les autres, pactisé avec sa dignité, fait des courbettes ingénieuses aux marchands de renommées éphémères, adressé des sourires menteurs aux trafiquants de cervelle humaine, il serait resté célèbre au lieu d'être resté presque obscur, riche au lieu d'être resté presque pauvre? Mais la réclame passe aussi vite que les réputations qu'elle élève, et bien vite l'herbe et la mousse envahissent les monuments qu'elle a bâtis, tombes délaissées. Qui donc parlera des Delpit, des Ohnet, des Claretie, des Dumas, qui donc connaîtra même leurs noms, qui donc se souviendra de ce qu'ils auront écrit, alors que Jules Barbey d'Aureville retrouvera, à mesure que les siècles vieilliront et disparaîtront, plus de gloire, plus de jeunesse, et plus de vie!

Je prends le titre de son dernier roman pour le mettre en épitaphe à tous ses livres, et en faire la devise de ses armes littéraires: *Ce qui ne meurt pas*.

Ce qui ne meurt pas, c'est la littérature. Elle a beau, à de certains jours, être déshonorée et salie par des Colombier et galvaudée par des boutiquiers de lettres, nous avons encore, Dieu merci, assez d'hommes courageux et fiers pour la défendre, pour la conserver belle et parée.

Mais ceux-là, il convient de les saluer bien bas, car c'est notre honneur qui passe.

Les Grimaces, 22 décembre 1883⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Le lendemain, fuyant sa maîtresse Judith, qui lui inspirera la Juliette Roux du *Calvaire*, Mirbeau quitte Paris pour Audierne, après avoir écrit à Barbey d'Aureville: « Je vais à l'extrême pointe du Finistère, dans les paysages du Raz et de Plogoff, essayer de me guérir de Paris ou bien y mourir, s'il plaît à Dieu. / J'ai retardé mon départ d'un jour, car je voulais dire, dans mes pauvres Grimaces, quelques mots de vous. Je les ai dits: je n'ai plus rien à faire. Quand je reviendrai, si jamais je reviens, je retrouverai un nouveau livre de vous, c'est-à-dire une nouvelle joie. / On ne devrait point désespérer de la vie quand la vie produit des hommes comme vous, et quand on a en soi ce qu'il faut pour les admirer. Mais l'amour blessé ne veut point de consolation, et il s'en va, bien loin, cacher ses blessures. » (*Correspondance générale*, tome I, p. 317).